

Je t'en prie, ô ma sœur, quand parmi mes cheveux  
D'autres grisonneront ainsi que lui, je veux  
Que ton regard discret, que ta lèvre muette  
N'éveille plus ainsi les regrets du poète.  
Oh ! laisse-les blanchir et laisse-les tomber  
D'eux-mêmes ces cheveux. Tâche de dérober  
A mon regard distrait la marche sûre et lente  
Du travail et du temps sur ma tempe brûlante !

Et toi, cheveu trompeur qui viens de m'effrayer,  
Sans regret je te jette aux flammes du foyer !...  
Non, sois utile au moins. De peur qu'elle m'oublie  
Dès ce soir je t'envoie à ma chère Emélie.  
Reçois d'elle un baiser et dans son loquet d'or,  
Soigneusement caché comme on fait d'un trésor,  
Tu lui diras tout bas les regrets de l'absence.  
Emue à ton récit, désirant ma présence,  
Apprenant que loin d'elle, en proie au sombre ennui,  
J'ai versé bien des pleurs, que j'en verse aujourd'hui,  
Elle aura dans sa lettre, afin de me surprendre,  
Un baiser plus ardent, une note plus tendre,  
Pour mon cœur de poète un mot plus obligeant...  
Et je te le devrai, frêle cheveu d'argent !

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, mars 1881.